2ND EDITION

Numéro 06 . Mardi 10 Nov. 2026

FOUGARA
FESTIVAL MAGAZINE
TIMIMOUN INTERNATIONAL SHORT FILM FESTIVAL

Coopération entre Timimoun et Dakar Court

UNE PASSERELLE ENTRE LES CINÉMAS ALGÉRIEN ET SÉNÉGALAIS





Anis Djaâd

L'ÉTOILE ÉTEINTE DU NOUVEAU CINÉMA ALGÉRIEN

Coopération entre Timimoun et Dakar Court

UNE PASSERELLE ENTRE LES CINÉMAS ALGÉRIEN ET SÉNÉGALAIS

Le Festival international du court métrage de Timimoun et Dakar Court ont signé, le 9 novembre 2026, une convention de partenariat destinée à favoriser la circulation des films, les échanges professionnels et la formation des jeunes cinéastes. Un rapprochement qui prolonge les liens historiques entre les deux cinématographies.

La convention a été signée à l'hôtel Gourara par Fayçal Sahbi, commissaire du Festival international du court métrage de Timimoun, et Germain Coly, directeur de la Cinématographie et de l'Audiovisuel de Dakar, en présence de Mansour Sall, chef de cabinet de la ministre sénégalaise chargée de la Culture, des Industries créatives et du Patrimoine historique.

Cet accord concrétise une volonté de coopération exprimée dès la première édition du festival de Timimoun, en novembre 2025, lorsque le Sénégal était le pays invité d'honneur.



FAVORISER LA CIRCULATION DES ŒUVRES

Pour Fayçal Sahbi, cette signature marque l'aboutissement des échanges engagés entre les deux manifestations.

« Nous parlions déjà, lors de la première édition du festival de Timimoun, de la manière de rendre cette amitié et cette coopération concrètes. Cette convention vient couronner ce processus », a-t-il souligné.

Le commissaire du festival a insisté sur la nécessité d'ouvrir de nouveaux espaces de diffusion aux courts métrages algériens.

« Nous souhaitons que les films algériens puissent participer au festival Dakar Court », a-t-il précisé, évoquant également l'accueil à Timimoun d'œuvres issues d'autres festivals.

La formation des jeunes cinéastes et le partage d'expériences constituent deux autres axes du partenariat. Fayçal Sahbi a aussi évoqué la possibilité d'élargir cette dynamique au Festival d'Alexandrie du court métrage et au Festival du cinéma africain de Lausanne.

« C'est un partage d'expérience, mais aussi d'amitié et de sincérité », a-t-il affirmé.

UNE COOPÉRATION INSCRITE DANS L'HISTOIRE

De son côté, Germain Coly a rappelé l'ancienneté des relations cinématographiques entre l'Algérie et le Sénégal.

« Le cinéma sénégalais et le cinéma algérien se sont rencontrés très tôt. Déjà, avec nos pionniers, des actes forts ont été posés en matière de coproduction entre États », a-t-il déclaré.

Il a notamment cité le film *« Camp de Thiaroye »*, réalisé par Sembène Ousmane et Thierno Faty Sow, rappelant le rôle joué par l'Algérie dans sa réalisation, alors que son financement se heurtait à des difficultés liées au sujet traité.

« Aujourd'hui, ce sont les héritiers de ces pionniers qui poursuivent cette dynamique et franchissent une nouvelle étape dans les échanges. »

Selon Germain Coly, la convention favorisera la circulation des œuvres dans les deux sens et offrira aux jeunes professionnels comme aux cinéastes confirmés de nouvelles possibilités de rencontre et de collaboration.

Au-delà des échanges entre festivals, ce partenariat entend ainsi renforcer les liens entre les professionnels algériens et sénégalais et encourager l'émergence de projets cinématographiques communs.

Germain Coly, directeur de la Cinématographie et de l'Audiovisuel de Dakar

« METTRE NOS MOYENS EN COMMUN POUR FAIRE VIVRE LE CINÉMA AFRICAIN »

La convention de partenariat signée entre le Festival international du court métrage de Timimoun et Dakar Court ouvre de nouvelles perspectives de coopération entre l'Algérie et le Sénégal. Circulation des œuvres, formation des jeunes cinéastes et mutualisation des moyens : Germain Coly revient sur les ambitions de cet accord et les enjeux de l'autonomie du cinéma africain.

Comment cette convention entend-elle répondre aux difficultés de circulation et de diffusion des courts métrages ?

Cette convention réunit sur une même plateforme d'échange deux festivals majeurs : le Festival international du court métrage de Timimoun et Dakar Court. Elle permettra aux films algériens d'être diffusés au Sénégal et aux œuvres sénégalaises de circuler en Algérie.

La circulation des films reste l'une des principales difficultés auxquelles nous sommes confrontés, particulièrement pour le court métrage, qui dispose de peu d'espaces de diffusion. Ce partenariat vise précisément à multiplier ces occasions.

Il favorisera également les rencontres entre professionnels, renouant ainsi avec une tradition de coopération entre les cinémas algérien et sénégalais. Dès les luttes pour les indépendances, nos pionniers avaient établi des mécanismes d'échange entre les États. Nous souhaitons aujourd'hui prolonger cette dynamique.

Quelles actions concrètes de formation et de rencontre entre les jeunes cinéastes algériens et sénégalais sont prévues ?

La formation constitue un axe important de notre collaboration. Dakar Court organise de nombreux ateliers, réunissant des jeunes cinéastes pendant quinze jours avant chaque édition. Nous pourrons désormais y accueillir de jeunes Algériens, qui échangeront leurs expériences avec les autres participants.

Nous souhaitons également mettre en commun nos programmes et développer des initiatives conjointes. Les possibilités sont nombreuses, mais il fallait d'abord établir un cadre juridique pour organiser cette coopération. C'est tout l'intérêt de la convention que nous venons de signer.

Les cinémas algérien et sénégalais partagent une histoire commune, notamment à travers le film « Camp de Thiaroye ». Comment poursuivre cet héritage aujourd'hui ?

Nos deux cinématographies entretiennent des liens anciens. Les pionniers ont posé des actes importants en matière de coproduction entre États, notamment avec « Camp de Thiaroye », réalisé par Sembène Ousmane et Thierno Faty Sow.

À l'époque, le financement de ce film était difficile en raison de son sujet. L'Algérie a contribué à rendre sa réalisation possible.

Aujourd'hui, les héritiers de ces pionniers poursuivent cette coopération. Notre convention permettra de renforcer la circulation des films, mais aussi de rapprocher les jeunes cinéastes et les professionnels confirmés, à travers une plateforme permanente de dialogue et d'échange.

Le cinéma africain gagne en visibilité à l'international, mais son autonomie financière demeure fragile. Comment mutualiser les moyens du continent pour financer ses propres productions ?



Nous avons nos propres récits et devons nous donner les moyens de les porter à l'écran. Des efforts sont déjà engagés par plusieurs États africains pour soutenir leurs productions nationales.

Le Sénégal dispose d'un mécanisme de financement, tout comme l'Algérie et d'autres pays du continent. En développant les échanges Sud-Sud et en mettant nos ressources en commun, nous pouvons renforcer notre capacité à produire nos propres films.

Nous disposons aujourd'hui des compétences nécessaires : techniciens, réalisateurs et professionnels qualifiés. Il reste à mobiliser les moyens et la volonté politique pour obtenir des résultats concrets.

L'IMAGINAIRE AFRICAIN À L'ÉPREUVE DE L'ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE

La littérature et le cinéma partagent le pouvoir de raconter le monde, mais empruntent des chemins différents pour donner forme aux histoires. C'est autour de cette relation, de ses possibilités créatives et de ses contraintes que s'est tenue, à l'hôtel Gourara, une rencontre intitulée « *Mots et images : regards du Sud dans la production cinématographique et littéraire africaine* », dans le cadre des « *Rencontres au coucher du soleil* », organisées lors de la deuxième édition du Festival international du court métrage de Timimoun. Animée par l'universitaire Mourad Yelles, la rencontre a réuni le réalisateur et producteur Pedro Pimenta, la réalisatrice et productrice burkinabè Apolline Traoré ainsi que l'assistante en réalisation Asma Mousli. Les échanges ont porté sur les passerelles entre création littéraire et écriture cinématographique, les difficultés de l'adaptation et la nécessité de construire un imaginaire africain affranchi des représentations coloniales et néocoloniales.

DE LA PAGE À L'ÉCRAN, UNE AUTRE ÉCRITURE DU RÉCIT

En ouverture du débat, Mourad Yelles a posé trois grands axes de réflexion. Le premier concernait les rapports entre écriture littéraire et écriture cinématographique, ainsi que les enjeux de l'adaptation. Le deuxième interrogeait la manière dont les images héritées de la période coloniale et leurs formes esthétiques continuent de traverser le cinéma, le roman et la nouvelle. Le troisième portait sur les perspectives ouvertes par les nouveaux imaginaires et les formes d'expression littéraires et cinématographiques.

Pour éclairer ces questionnements, l'universitaire a évoqué plusieurs figures africaines ayant évolué entre littérature et cinéma, notamment Ousmane Sembène, Mariama Bâ, Ahmadou Kourouma et Chinua Achebe. Il a également rappelé l'expérience d'Assia Djebar et les croisements qu'elle a explorés entre littérature, cinéma et documentaire. Une place a aussi été accordée à la tradition orale, aux mythes et aux contes, qui constituent autant de sources d'inspiration pour nourrir les récits cinématographiques et renouveler les formes de narration.

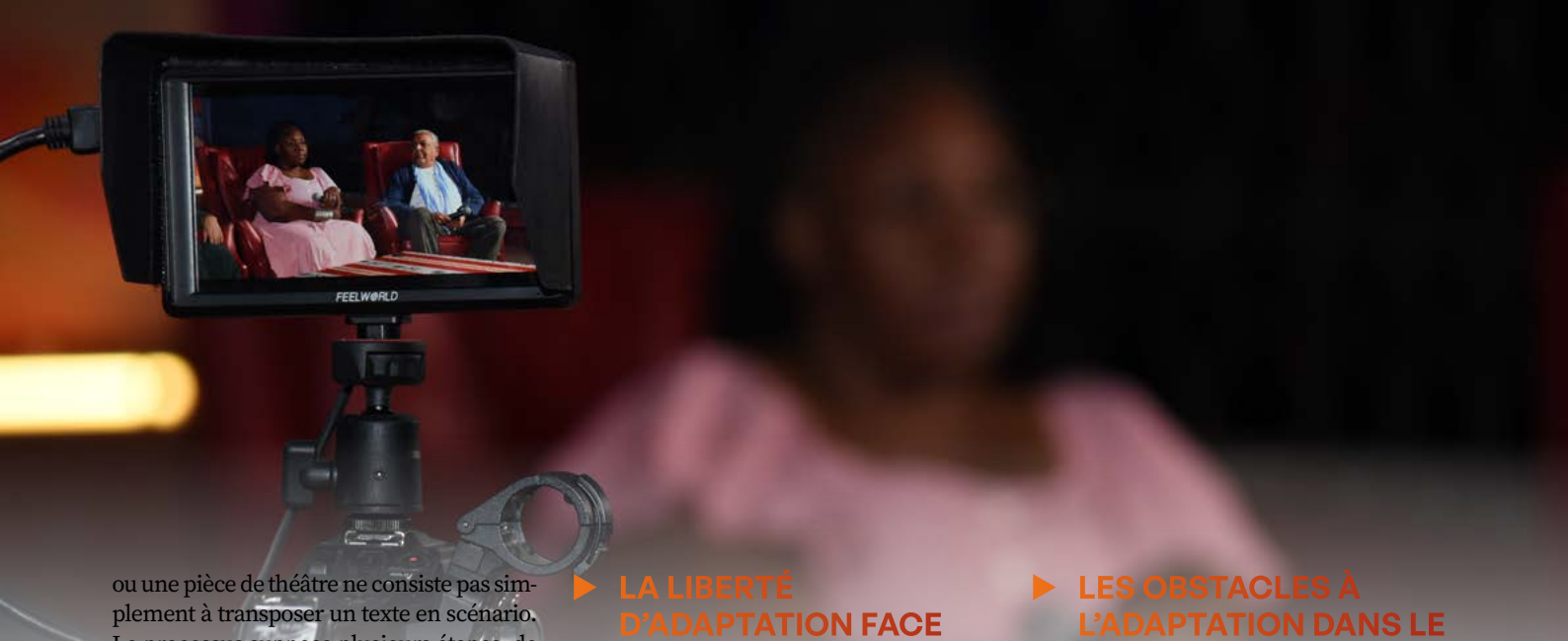
Prenant appui sur sa propre expérience de l'adaptation, Asma Mousli a rappelé que le récit demeure au cœur de toutes les formes d'expression artistique, qu'il s'agisse du roman, de la nouvelle, du théâtre ou du cinéma. Chaque discipline possède toutefois ses propres codes et ses exigences. Là où le roman s'appuie sur le narrateur et les mots pour construire un univers, le cinéma mobilise l'image, la caméra et le son pour faire vivre une histoire à l'écran.



Elle est notamment revenue sur son travail d'adaptation du roman « *La Grotte éclatée* » de l'écrivaine algérienne Yamina Mechakra. Une expérience qu'elle a qualifiée de véritable défi, en raison de la singularité de l'écriture de l'autrice, fondée sur une forme de poésie en prose. Elle s'est ainsi retrouvée face à un texte qu'elle décrit comme un long poème, dont il lui fallait découvrir le récit et reconstruire la trame pour lui donner une forme cinématographique. Cette démarche lui a offert une grande liberté d'interprétation et lui a permis de raconter sa propre histoire à partir de celle de Yamina Mechakra. Elle a toutefois reconnu que la question de la fidélité au texte original demeure ouverte au débat.

QUAND L'IMAGE PREND LE RELAIS DES MOTS

La réalisatrice et productrice burkinabè Apolline Traoré a, pour sa part, insisté sur le caractère profondément créatif du passage de la littérature à l'écran. Adapter un roman



ou une pièce de théâtre ne consiste pas simplement à transposer un texte en scénario. Le processus suppose plusieurs étapes, de l'écriture scénaristique à la construction des images, tout en veillant à préserver l'esprit et l'intention de l'auteur.

La différence fondamentale entre les deux langages réside, selon elle, dans leurs moyens d'expression. La littérature s'appuie sur les mots pour expliquer, décrire et toucher l'âme, tandis que le cinéma doit laisser parler l'image et lui donner la capacité de transmettre les significations sans recourir systématiquement au dialogue et à l'explication. La question consiste alors à savoir comment donner à l'image la même force expressive que celle de la parole. Une équation parfois difficile à résoudre, mais qui peut devenir une expérience enrichissante lorsque les deux univers comprennent les exigences de l'autre et la nature du message à transmettre au public.

Apolline Traoré a également évoqué les difficultés rencontrées lors d'une expérience d'adaptation, marquée par des divergences avec le romancier, attaché à conserver de nombreux détails et éléments d'explication, par crainte que le public ne comprenne pas l'œuvre sans eux. La réalisatrice estimait, au contraire, que l'image pouvait transmettre le sens sans avoir besoin de multiplier les explications. Le désaccord a été difficile, d'autant qu'elle ne souhaitait pas réaliser un film alourdi par les dialogues et les longues explications.

Pour la cinéaste, cette expérience souligne la nécessité, pour chaque intervenant, de comprendre le métier et les possibilités d'expression de l'autre. Les écrivains doivent reconnaître la puissance de l'image comme langage autonome, tout comme les cinéastes doivent mesurer l'importance de l'écriture. Lorsque chacun reste enfermé dans ses propres conceptions et refuse toute concession, la collaboration risque de s'enliser et le projet de ne jamais aboutir, au lieu de donner naissance à une vision artistique commune.

LA LIBERTÉ D'ADAPTATION FACE AUX CONTRAINTES DE PRODUCTION

Le réalisateur et producteur Pedro Pimenta a abordé la question sous l'angle de la production, en s'appuyant sur son expérience de plusieurs adaptations littéraires, parmi lesquelles un court métrage et deux longs métrages. Il a notamment cité « *Fools* », adaptation d'un texte de l'écrivain sud-africain Njabulo S. Ndebele, réalisée par Ramadan Suleman et présentée comme le premier long métrage réalisé par un cinéaste noir en Afrique du Sud.

Les difficultés rencontrées au cours de ces expériences l'ont conduit à privilégier une approche accordant une large liberté au scénariste et au réalisateur dans leur interprétation du texte. Pour ses premières adaptations, il a ainsi demandé aux auteurs, après la cession des droits, de ne pas intervenir dans le processus d'adaptation. Ceux-ci ont accepté cette démarche et n'ont pas pris part aux étapes ultérieures de réalisation. Ce choix a permis aux équipes de travailler avec davantage de liberté et d'aboutir à des films dont il se dit fier, même s'il reconnaît que son expérience reste limitée et relève de cas particuliers.

Revenant sur les différences entre l'écriture littéraire et celle du scénario, Pedro Pimenta a souligné que ce dernier repose sur la concision et la capacité à aller à l'essentiel. Le passage à l'écran impose en effet un langage différent, dans lequel l'image, la caméra et le son se conjuguent pour transmettre des idées et des émotions sans qu'il soit nécessaire de les expliquer par les mots. L'adaptation ne saurait donc se réduire à une reproduction fidèle du texte. Elle implique une reconstruction du récit selon les exigences propres au langage cinématographique.

LES OBSTACLES À L'ADAPTATION DANS LE CINÉMA AFRICAIN

Pedro Pimenta a également relevé le recul des adaptations littéraires dans le cinéma africain, particulièrement depuis le début des années 2000, en comparaison avec la dynamique observée durant les années 1970. Il a notamment évoqué des expériences qui n'ont pas rencontré le succès escompté, ainsi que la difficulté à trouver un langage commun entre la littérature et le cinéma, deux formes d'expression qui obéissent à des outils et à des règles différents.

Ce recul tient également, selon lui, à l'évolution de l'industrie cinématographique et aux mécanismes de financement, qui imposent désormais des formats et des conditions préétablis, laissant parfois peu de marge de manœuvre aux scénaristes pour interpréter et transformer les textes. Il a notamment pointé le rôle de ceux qu'il a qualifiés de « *gardiens des portes* », convaincus que leur propre lecture d'une œuvre littéraire est la seule valable et qui cherchent à imposer leurs conceptions aux réalisateurs et aux scénaristes, au risque de dénaturer le texte d'origine.

À l'appui de son propos, il a cité le cas d'une réalisatrice zambienne qui avait entrepris l'adaptation du roman « *Americanah* », de l'écrivaine nigériane Chimamanda Ngozi Adichie. Après deux années de travail, celle-ci a finalement renoncé au projet. Elle s'était heurtée à la difficulté d'expliquer certains aspects de la réalité africaine à des partenaires de production basés à Los Angeles, qui, selon le récit de Pedro Pimenta, n'étaient ni disposés à les comprendre ni à les écouter. Ces derniers souhaitaient orienter le projet vers une autre forme, au mépris du texte original.

Anis Djaâd

L'ÉTOILE ÉTEINTE DU NOUVEAU CINÉMA ALGÉRIEN

La Cinémathèque Malek Bennabi de Timimoun a accueilli, lundi 9 novembre 2026, une cérémonie en hommage au cinéaste, scénariste, écrivain et journaliste Anis Djaâd, disparu le 4 mars 2026. Cinéastes, comédiens, critiques et membres du jury se sont réunis pour évoquer le parcours d'un artiste qui a marqué le cinéma algérien par son regard singulier et une œuvre exigeante.

« IL NE RÊVAIT QUE DE FILMS ET DE GRANDS HORIZONS »

En ouvrant la cérémonie, le commissaire du festival, Fayçal Sahbi, est revenu sur la carrière du réalisateur et son engagement auprès des jeunes générations, notamment à travers sa participation aux activités de formation de l'Institut du cinéma : « *Le premier film d'Anis Djaâd, « Le Hublot »*, a été produit en 2012 par Bachir Derrais. C'était son premier film. Anis a réalisé quatre courts métrages et deux longs métrages. Donc « *Le Hublot* », « *Passage à niveau* » en 2014, ensuite « *Le Voyage de Keltoum* »... Il nous a quittés il y a quelques mois. Il nous avait fait l'honneur et l'amitié de présider le comité de sélection du festival l'année dernière. Il a été aussi l'un des premiers à avoir assuré des masterclasses à l'Institut du cinéma, où il y a beaucoup d'étudiants ici. Quand on a fait appel à lui, il est venu directement. »

Fayçal Sahbi a ensuite évoqué les habitudes quotidiennes d'un homme dont la vie était entièrement tournée vers l'écriture et la réalisation : « *Ce que je vais dire, je ne l'ai pas dit en arabe, mais je vais le dire : Anis n'avait besoin de rien. Il avait besoin d'écrire le matin, de se lever très tôt, de manger sa loubia à midi, ensuite d'acheter une bouteille de lben le soir. Il mangeait, il ne dormait pas, il écrivait. Il ne rêvait que de films. Il voulait consacrer sa vie au cinéma parce qu'il disait qu'il avait beaucoup de films à faire. Il nous a laissé un projet, « À l'ombre des absents »*, un projet encore... J'espère qu'on pourra le faire un jour. Mais le grand absent, c'est lui, et son ombre est là. »



UN CINÉMA ENTRE LENTEUR ET INTÉRIORITÉ

Après la projection de « *Le Hublot* », plusieurs proches et collaborateurs ont pris la parole pour évoquer la personnalité du réalisateur et sa conception du cinéma. Le journaliste, écrivain et producteur Chawki Amari a rappelé l'attachement d'Anis Djaâd à la mer, à la pluie et aux paysages grisâtres qui correspondaient à sa sensibilité. Il a également imaginé la réaction qu'aurait suscitée chez lui cet hommage organisé sous le soleil du Sahara : « *Anis Djaâd aimait la mer. Donc, comme l'a dit Yahia, là, il est derrière le mont Chenoua, face à la mer, à Tipaza. Et ceux qui connaissent Anis Djaâd savent qu'il travaillait l'hiver. Il aimait la mer, la grisaille et la pluie. Et il détestait le soleil, il détestait le soleil. S'il était venu ici, qu'est-ce qu'il vous aurait dit ? « Quel genre d'hommage est-ce là ? Quel est cet hommage où vous m'emmenez au soleil, au Sahara ? » »*

Chawki Amari a aussi raconté un épisode survenu au festival d'Annaba, révélateur de la réserve du cinéaste et de son peu de goût pour les prises de parole publiques : « *Une chose, on n'en a pas beaucoup parlé parce que, comme l'a dit le fils de sa tante, Anis n'aimait pas parler. Et d'ailleurs, une fois, je l'ai coincé au festival d'Annaba. Il m'a dit : « Je ne monte pas sur scène. »* Alors qu'en tant que réalisateur, je lui ai dit : « *Tu dois présenter ton film !* » On lui a mis la pression en lui disant : « *Tu dois présenter le film !* » Il est monté sur scène, il a pris le micro, il a regardé la salle et a dit : « *Bon film* », puis il est redescendu. C'était ça, Anis ».

LA MER, UNE PRÉSENCE DANS SON ŒUVRE

Le comédien Samir El Hakim a évoqué un ami dont la personnalité mêlait gravité, humour et discrétion. Il a confié combien il lui était encore difficile d'accepter sa disparition : «

Alors moi, qu'est-ce que je peux dire sur Anis ? C'est vrai qu'Anis, comment dire, était quelqu'un d'habité par une profonde noirceur, mais en même temps, Anis Djaâd nous faisait rire sur de petites choses, il plaisantait avec nous. Donc c'est vrai qu'il me manque. Moi, comme l'a dit Fayçal dans son discours d'ouverture, c'est vrai que c'est très difficile de parler d'Anis parce que, pour moi, ce n'était pas seulement un réalisateur, c'était aussi un ami. Et jusqu'à maintenant, parfois, je prends le téléphone, je ne sais pas, je prends le téléphone pour l'appeler et puis, au bout de deux secondes, je me rappelle qu'il est parti, qu'il n'est plus là. Donc c'est vrai qu'il me manque. »

Revenant sur son travail, Samir El Hakim a décrit un cinéma contemplatif, construit autour de la lenteur, de la solitude et des conflits intérieurs. La mer, présente dans presque tous ses films, constituait également un élément récurrent de son univers : « *Maintenant, je ne sais pas quoi dire sur son cinéma. Vous l'avez remarqué avec ses films, il travaille beaucoup sur la lenteur, c'est très contemplatif chez lui, c'est très noir. Et c'est comme ça qu'il regardait, il faut le dire, c'est comme ça qu'il regardait aussi la vie en tant qu'être humain. Il aimait beaucoup la mer. D'ailleurs, dans tous ses films, il y a la mer, sauf dans « Passage à niveau »*. [...] Si vous avez remarqué ses personnages, ça tourne en rond, il n'y a pas de conflit réel, tout est intériorisé, le conflit est toujours dans l'existentiel ».

Le journaliste et écrivain Abdelkrim Tazaroute, spécialiste du cinéma national, a insisté sur deux éléments essentiels dans la vie du réalisateur : sa mère



et le cinéma. Il a rappelé la dédicace qui ouvre ses films et son départ en France après le décès de celle-ci : « D'abord, je vous remercie, je remercie le festival d'avoir pensé à inscrire son nom dans un durable projet avec Gourara Lab. Après, pour parler d'Anis, comme l'ont dit ses amis, c'est tellement compliqué. Comment peut-on résumer ça ? Quand vous voyez le générique au début, il est dédié à sa maman, à sa mère. Donc, pour moi, Anis, c'est sa mère et le cinéma. C'est vraiment la maman et le cinéma. Et il a décidé de partir à l'étranger quand elle est décédée, quand il a perdu sa mère.

LE MAL D'ALGER ET L'APPEL D'AILLEURS

Abdelkrim Tazaroute a également évoqué leurs conversations consacrées au cinéma et cette hésitation permanente entre Alger et Paris qui caractérisait le réalisateur : « *On s'asseyait et c'était parti pour parler de cinéma. On parlait constamment de cinéma, et on parlait de cette question existentielle. Il me disait : « Quand je suis à Paris, j'ai le mal d'Alger, j'ai la nostalgie de la mer, la nostalgie des bars d'Alger. Et quand je suis à Alger, j'ai envie d'aller ailleurs.* » Et l'envie de voir d'autres horizons, c'est un peu ça ».

Le journaliste a enfin rappelé les années d'Anis Djaâd à « *La Tribune* », où il signait notamment la chronique « *Décryptage* », consacrée entre autres à la géopolitique internationale. Il a terminé son intervention par une référence au film de Jacques Audiard, « *De battre mon cœur s'est arrêté* » : « *Je vais répéter ce que j'avais dit à Béjaïa : il me parlait souvent d'un film d'Audiard, « De battre mon cœur s'est arrêté »*. Et il est décédé comme ça, d'un battement de cœur, pour la passion du cinéma. Adieu Anis. »

Né le 29 avril 1974 à Bab El Oued, Anis Djaâd avait débuté dans le cinéma en 1996 comme assistant réalisateur auprès de Djamel Beloued. Il s'était ensuite consacré au journalisme, collaborant notamment avec « *Le Soir d'Algérie* » et « *La Tribune* ». Auteur de deux romans, « *Matin Parisien* » (2007) et « *L'Odeur du violon* » (2009), il avait renoué avec le cinéma en 2006 comme scénariste, signant notamment « *Au Bout du Tunnel* », « *H30* » et « *Les Assoiffés* ». En 2012, il avait réalisé son premier court métrage, « *Le Hublot* », produit par Bachir Derrais. Suivront « *Passage à niveau* » (2014) et « *Le Voyage de Keltoum* » (2016), qui avait obtenu une mention spéciale au festival « *Image et Vie* » de Dakar.





Carte blanche à Lyes Salem :

QUATRE FILMS, QUATRE REGARDS

Quatre courts métrages algériens ont été projetés lundi 9 novembre 2026 dans le cadre du programme Carte blanche de Lyes Salem, organisé lors de la deuxième édition du Festival international du court métrage de Timimoun (TISFF). Cette sélection a réuni des œuvres de Brahim Tsaki, Karim Moussaoui, Amin Sidi-Boumédiène et Fayçal Hammoum, offrant au public un aperçu de différentes étapes de la création cinématographique nationale.



La séance a débuté avec « *La Boîte dans le désert* » (1978, 35 minutes), une fiction du regretté Brahim Tsaki (1946-2021). Formé à l'École d'art dramatique de Bordj El-Kiffan, puis à l'Institut des arts de diffusion de Louvain-la-Neuve, en Belgique, où il obtient son diplôme en 1972, le réalisateur demeure une figure importante du cinéma algérien. Parmi ses œuvres les plus connues figurent « *Les Enfants du vent* », récompensé par le prix de la critique à la Mostra de Venise, et « *Histoire d'une rencontre* », qui a remporté l'Étalon de Yennenga au Fespaco en 1985.

Le programme s'est poursuivi avec « *Ce qu'on doit faire* » (2006, 24 minutes), de Karim Moussaoui, un drame qui plonge le spectateur dans les nuits algéroises. Ancien premier assistant du réalisateur Tariq Teguia sur le film « *Inland* », Moussaoui a ensuite réalisé « *Les Jours d'avant* » (2013), avant de signer son premier long métrage, « *En attendant les hirondelles* » (2017), sélectionné dans la section « *Un Certain Regard* » du Festival de Cannes.

Les festivaliers ont également découvert « *Demain, Alger ?* » (2011, 20 minutes), d'Amin Sidi-Boumédiène, qui met en scène un quotidien bouleversé par l'arrivée du lendemain. Diplômé du Conservatoire libre du cinéma français à Paris en 2005, le réalisateur a vu ce court métrage sélectionné dans plusieurs festivals internationaux. Son deuxième film, « *L'Île* », a remporté le prix du meilleur film au Festival d'Abou Dhabi. Il a ensuite réalisé « *Serial K.* » en 2014, puis le long métrage « *Abou Leïla* », sélectionné à la 58e Semaine de la critique du Festival de Cannes.

La séance s'est achevée avec « *Toute la nuit* » (2021, 17 minutes), de Fayçal Hammoum, un drame intimiste consacré à l'errance d'une femme entre deux générations. Diplômé en droit et en cinéma à Paris, Hammoum est rentré en Algérie en 2009 pour rejoindre la société de production Thala Films. Il a notamment réalisé « *Vote Off* » en 2016 et contribué à la production de courts métrages de fiction et de longs métrages documentaires. Il a obtenu, en 2011 et 2012, le prix du meilleur producteur du monde arabe au Festival international du film d'Abou Dhabi.

Ciné lycée

LOUISA IGHILAHRIZ, TRANSMETTRE LA MÉMOIRE DE L'INDICIBLE

À travers le documentaire « *Louisa Ighilahriz, Mes derniers mémoires* », le Festival international du court métrage de Timimoun invite les lycéens à découvrir le parcours d'une combattante de la guerre de Libération nationale et son témoignage sur les violences de la répression coloniale.

Dans le cadre de sa deuxième édition, le Festival international du court métrage de Timimoun a lancé, en coordination avec la direction de l'éducation de la wilaya, l'initiative « *Ciné lycée* », destinée à rapprocher le cinéma des élèves. Pour cette première expérience, le choix s'est porté sur le documentaire de Mohamed Ouali consacré à la moudjahida Louisa Ighilahriz.

Le film recueille un nouveau témoignage de cette figure de la Révolution algérienne, qui revient sur son engagement et les sévices subis durant la colonisation française. Des décennies après les faits, la torture et les décharges électriques restent gravées dans sa mémoire. Elle évoque notamment les violences endurées pour échapper au viol par des soldats de l'armée coloniale.

La Casbah, au cœur du combat clandestin

Le documentaire s'ouvre sur des images d'archives d'Alger, avant de retracer les principales étapes du parcours militant de Louisa Ighilahriz. Les documents historiques restituent l'atmosphère de la Casbah durant la guerre de Libération, marquée par les arrestations, les assassinats et les opérations de ratissage menées par les forces françaises.

La moudjahida raconte ses premiers pas dans l'action révolutionnaire, dès l'âge de 15 ans. Formée aux missions clandestines, elle est chargée de transmettre des messages aux combattants et d'acheminer des armes aux groupes engagés dans des opérations contre des personnalités françaises. Son récit révèle également certaines méthodes utilisées pour déjouer la surveillance coloniale.



Pour éclairer ce parcours, le réalisateur donne la parole à plusieurs spécialistes, dont l'historien Mohamed El Korso, le politologue Houssam Hamza, la chercheuse Malika Boulatrous et l'historien français Benjamin Stora.

Le rôle essentiel des femmes dans la Révolution

Le film met en lumière l'organisation des réseaux clandestins de la Casbah et la contribution des femmes à leur fonctionnement, notamment dans le transport des armes, la transmission des messages et le maintien des liaisons entre militants.

Benjamin Stora rappelle leur rôle déterminant durant la bataille d'Alger, tandis que Houssam Hamza souligne la précision et la maîtrise qu'exigeaient ces missions, menées sous la surveillance permanente des forces françaises.

Le parcours de Louisa Ighilahriz illustre cet engagement féminin, souvent exercé dans la clandestinité, au péril de la vie des militantes.

Un dialogue entre cinéma et mémoire

À l'issue de la projection, les élèves ont participé à un échange animé par le réalisateur Saïd Mehdaoui, consacré à la place du cinéma dans la transmission de l'histoire et la représentation des réalités sociales.

La rencontre a également permis d'encourager les lycéens à développer leur culture cinématographique et à découvrir des œuvres abordant des sujets proches de leurs préoccupations.

Avec « *Ciné lycée* », le festival ouvre ainsi un espace de rencontre entre les jeunes, le cinéma documentaire et la mémoire nationale, en faisant de la projection un moment de découverte et de réflexion collective.

Mohamed Nadjemi, président de l'association «Les Joyaux de l'art» de Timimoun :

«LE FESTIVAL STIMULE LES JEUNES TALENTS»

À l'occasion du Festival international du court métrage de Timimoun, Mohamed Nadjemi, président de l'association culturelle « *Les Joyaux de l'art pour le théâtre et le cinéma* » (Djawahir El-Fen), évoque le parcours de cette structure associative, ses activités théâtrales et cinématographiques ainsi que les actions menées en faveur de la formation des jeunes de la région. Il revient également sur les difficultés liées au financement des projets culturels et présente les perspectives de développement de l'association, notamment un projet de projections cinématographiques en plein air sur les dunes du Gourara.

Pouvez-vous présenter l'association «Les Joyaux de l'art» et ses principaux domaines d'intervention à Timimoun ?

Notre association culturelle « Les Joyaux de l'art pour le théâtre et le cinéma » de Timimoun a été officiellement créée le 19 avril 2022. Après avoir achevé notre premier mandat, nous entamons actuellement le deuxième avec la volonté de poursuivre et de développer nos activités. Notre travail s'articule autour de deux domaines : le quatrième et le septième art. Dans le domaine théâtral, nous avons participé à plusieurs manifestations locales et nationales, avec des créations destinées au jeune public, du théâtre social et des œuvres en langue amazighe. Nous avons notamment pris part au Festival national du théâtre pour enfants de Khenchela et préparons notre deuxième participation, prévue le 24 décembre prochain. Nous avons également participé à deux éditions du Festival national du théâtre professionnel amazigh de Batna, où notre troupe a obtenu, lors de sa deuxième participation, le prix de la meilleure scénographie. L'association compte aussi parmi ses membres de jeunes créateurs qui prennent part à la compétition Ciné-Phone du Festival international du court métrage de Timimoun. Nous organisons par ailleurs les « Journées du Gourara pour le clown », une manifestation nationale dont la troisième édition a accueilli des participants de sept wilayas.

Quel bilan faites-vous de votre production théâtrale et quelle place occupe l'association dans le paysage culturel local ?

Notre répertoire comprend environ cinq pièces destinées aux enfants et trois œuvres de théâtre amazigh, auxquelles s'ajoutent plusieurs productions relevant du théâtre social et révolutionnaire. À Timimoun, la pratique théâtrale associative demeure limitée. En dehors de notre association et de l'association « Agrour », peu de structures assurent une activité dramaturgique régulière dans la région. Sur le plan cinématographique, j'ai personnellement participé au tournage de plusieurs œuvres réalisées à Timimoun. Ma première expérience devant la caméra remonte au film « El Bissat », aux côtés de Khaled Kebiche. J'ai ensuite pris part à plusieurs productions tournées dans la région, notamment le long métrage « Abou Leïla » et l'émission humoristique « El Waâra ». Ces tournages ont également permis à des membres de notre troupe d'obtenir des rôles secondaires et de découvrir les différents métiers du cinéma.

Comment assurez-vous la formation et l'encadrement des jeunes qui rejoignent l'association ? Sont-ils déjà initiés aux arts dramatiques ?

Avant la création de cette association, j'étais déjà engagé dans le mouvement associatif. L'idée de fonder « Les Joyaux de l'art » est née à la suite d'une rencontre avec le secrétaire général du Théâtre national algérien, en marge du Festival international du



théâtre des nuits du désert à Adrar. À cette époque, les dossiers de candidature de mes spectacles étaient régulièrement rejetés, car les statuts de l'association que je représentais ne prévoyaient pas une vocation exclusivement théâtrale. J'ai alors décidé de créer une structure consacrée aux arts de la scène à Timimoun. Afin d'assurer un encadrement adapté, j'ai suivi entre six et sept sessions de formation spécialisées. Je veille également à faire participer les membres de l'association aux ateliers et aux stages de perfectionnement organisés dans le domaine, afin de renforcer leurs compétences artistiques et techniques.

Vos activités se limitent-elles aux manifestations culturelles ou se poursuivent-elles durant toute l'année ?

Nos activités se déroulent tout au long de l'année, selon un programme régulier. Nous organisons des séances de travail et de répétition chaque lundi et jeudi. À nos débuts, nous étions principalement connus pour l'animation destinée aux enfants et les spectacles de clowns, qui ont contribué à notre présence sur la scène locale. Nous avons progressivement élargi nos activités à la création dramatique, au théâtre amazigh et au domaine cinématographique.

La production théâtrale et cinématographique nécessite des moyens importants. Comment financez-vous vos projets ?

Nos ressources proviennent essentiellement des subventions, relativement modestes, accordées par les autorités locales. Le sponsoring privé reste absent dans la région. Nous recourons donc souvent à l'autofinancement, les membres de l'association contribuant personnellement aux frais de déplacement et de participation aux manifestations. Cette situation limite parfois notre capacité à répondre aux invitations provenant d'autres wilayas. L'année dernière, nous avons bénéficié d'une aide du ministère de la Culture et des Arts, dans le cadre du programme de soutien aux projets culturels, pour organiser les « Journées du Gourara pour le clown ». Le montant accordé, de 35 millions de centimes pour un budget prévisionnel de 150 millions, n'a

toutefois couvert qu'une partie des dépenses et ne suffisait pas à prendre en charge les frais de transport et d'hébergement des troupes invitées. La poursuite de nos activités repose ainsi largement sur l'engagement des membres de l'association, qui sont tous originaires de Timimoun.

Quelle importance revêt le Festival international du court métrage de Timimoun pour les jeunes talents de la région ?

Ce festival représente une source importante de motivation et d'espoir pour les jeunes. Dans le cadre des ateliers que j'encadre, je les encourage à se projeter dans l'avenir et à ne pas se décourager lorsque leurs premières initiatives n'aboutissent pas aux résultats attendus. Grâce à cette manifestation et aux formations qui l'accompagnent, ils peuvent rencontrer des artistes et des professionnels reconnus du cinéma et du théâtre, échanger avec eux et bénéficier de leurs conseils. Ces rencontres leur permettent de mieux envisager leur parcours artistique et de croire en leurs possibilités. Timimoun dispose, par ailleurs, d'une tradition d'accueil des tournages cinématographiques et d'un environnement culturel ouvert, qui favorisent le développement de telles initiatives.

Quels sont les projets et les principaux défis de l'association à court et moyen termes ?

Les témoignages de nos aînés sur les années où les projections cinématographiques animaient la vie culturelle de Timimoun m'ont donné l'envie de renouer avec cette tradition. Je travaille actuellement avec plusieurs réalisateurs pour récupérer leurs œuvres et concrétiser un projet intitulé « Le cinéma des sables ». L'objectif est d'organiser des projections en plein air directement sur les dunes, en complément des activités prévues au théâtre de verdure. Ce projet présente des contraintes techniques, notamment en matière d'éclairage et de logistique, mais nous souhaitons trouver les moyens de le concrétiser. Notre autre objectif est de renforcer la participation de l'association aux festivals nationaux et internationaux, en permettant à nos membres d'y prendre part non seulement comme comédiens, mais également comme réalisateurs et producteurs.

Ciné Pocket

DE L'ADDICTION À L'INDIFFÉRENCE, DEUX REGARDS SUR LA SOCIÉTÉ

La compétition Ciné Pocket, dédiée aux films réalisés au téléphone portable et initiée par la réalisatrice Yamina Chouikh, a présenté ses deux derniers courts métrages le 9 novembre 2026, au théâtre en plein air de Timimoun, dans le cadre de la deuxième édition du Festival international du court métrage. Deux œuvres de fiction de cinq minutes qui abordent, chacune à sa manière, des réalités humaines et des comportements du quotidien.



Dans « *La Chaleur perdue* », Abedelfettah Ben Yahia met en scène un jeune homme confronté à la dépendance à la drogue. Son parcours entraîne également son petit frère, qui finit par suivre le même chemin et introduit de la drogue dans son établissement scolaire, avant d'agresser une élève. Face à cette situation, le soutien et l'amour du père jouent un rôle déterminant. Après six mois de soins, le jeune homme parvient à se libérer de son addiction et à retrouver sa famille. En quelques minutes, le film évoque les conséquences de la dépendance sur l'individu et son entourage, tout en mettant en lumière l'importance de l'accompagnement familial dans le processus de rétablissement.

Avec « *Je n'étais pas là* », Nassera Larbaoui propose une réflexion sur notre rapport aux images et aux instants vécus. Le film suit une jeune fille qui, munie de son téléphone, photographie une petite fille en pleurs. Témoin de sa détresse, elle choisit d'abord de la saisir en image plutôt que d'aller vers elle et de lui demander ce qui ne va pas. Elle hésite, reste à distance, jusqu'au moment où elle décide finalement de s'approcher. À travers cette situation simple, la réalisatrice interroge la place que prend le téléphone dans nos rapports aux autres et rappelle que certains moments méritent davantage une présence et un geste de solidarité qu'une photographie.

«Poupiya» de Yacine Bouaziz,

UNE NUIT, DEUX GÉNÉRATIONS ET TOUTE UNE HISTOIRE

Le théâtre en plein air de Timimoun a accueilli, le 9 novembre 2026, un public nombreux venu découvrir « *Poupiya* », le premier long métrage de fiction du réalisateur Yacine Bouaziz. Sous les apparences d'une comédie populaire, le film déploie un récit où l'absurde côtoie l'émotion et où les péripéties de deux personnages que tout semble opposer font ressurgir plusieurs pages douloureuses de l'histoire algérienne. Une rencontre inattendue qui donne au rire une profondeur particulière, en interrogeant les rapports entre générations, la transmission de la mémoire et les traces laissées par les conflits.

L'histoire prend forme au cours d'une nuit qui bascule rapidement dans l'imprévu. Djamel, un jeune homme issu d'un quartier populaire, n'a qu'une idée en tête, rejoindre Mimicha, une jeune femme avec laquelle il a noué un contact et qu'il souhaite rencontrer. Pour parvenir à ses fins, il décide de prendre la voiture de son frère, sans mesurer les situations dans lesquelles cette escapade va l'entraîner. Sur sa route, il croise Si Rachid, un ancien colonel à la retraite et moudjahid, atteint de la maladie d'Alzheimer, qui a quitté son domicile avec une arme et semble toujours prisonnier des guerres qu'il a traversées.

De cette rencontre improbable naît une succession de situations burlesques, de quiproquos et de confrontations qui constituent le ressort comique du film. Mais derrière les péripéties de Djamel et les réactions parfois déconcertantes de Si Rachid se dessine une opposition plus profonde. D'un côté, un jeune homme préoccupé par ses désirs immédiats, en quête d'une rencontre amoureuse et peu conscient des réalités qui l'entourent. De l'autre, un homme dont l'existence reste habitée par les combats passés, les souvenirs de guerre et une mémoire qui se dérobe progressivement.

DEUX GÉNÉRATIONS FACE AU POIDS DU PASSÉ

C'est dans ce face-à-face que le film trouve l'une de ses principales lignes de lecture. Si Rachid porte en lui plu-



sieurs strates de l'histoire, de la guerre d'Indochine à la Révolution algérienne, jusqu'aux violences de la décennie noire. Pourtant, atteint d'Alzheimer, il ne parvient plus toujours à distinguer les époques ni à reconnaître les situations présentes. Le passé s'impose à lui avec une telle force qu'il finit par se confondre avec le quotidien.

Yacine Bouaziz choisit de ne pas enfermer ces épisodes historiques dans un récit solennel. Ils surgissent au détour des conversations, des réactions des personnages et des situations inattendues. La guerre et ses séquelles ne constituent pas un simple décor. Elles imprègnent les comportements, les rapports humains et les représentations qui se transmettent d'une génération à l'autre. L'humour devient alors un moyen d'aborder des sujets sensibles sans recourir constamment au registre dramatique.

Le personnage de Si Rachid concentre particulièrement cette dimension. Derrière ses réactions parfois excessives et ses sorties imprévisibles se trouve un homme qui a consacré une partie de sa vie au combat, mais dont la mémoire s'effrite. Sa maladie donne au récit une tonalité plus mélancolique. Celui qui a tant de souvenirs à transmettre ne parvient plus à les organiser, ni parfois à les situer dans le temps. Face à lui, Djamel représente une jeunesse davantage tournée vers ses préoccupations immédiates, qui se trouve soudain confrontée à un passé dont elle ne mesure pas toujours le poids.

UNE COMÉDIE POPULAIRE TRAVERSÉE PAR L'ÉMOTION

Porté notamment par Boualem Bennani dans le rôle de Si Rachid et Attmane Elakab M'hamed dans celui de Djamel, le film s'appuie sur un casting réunissant plusieurs générations d'acteurs algériens. Mina Lachter, Hanaa Mansour, Brahim Derris, Khaled Benaïssa et Mahfoud Berkane figurent également à la distribution. La présence de Boualem Bennani apporte une dimension

particulière au personnage de l'ancien combattant, dont les moments de désorientation alternent avec des accès de détermination et des réminiscences du passé.

Avec « *Poupiya* », Yacine Bouaziz, connu jusque-là pour son travail de producteur, signe son premier long métrage en tant que réalisateur. Il opte pour une comédie dramatique et sociale qui emprunte les ressorts du burlesque pour aborder des questions plus graves. Le film ne cherche pas à reconstituer les événements historiques, mais à montrer comment ils continuent de traverser les vies et les imaginaires, parfois de manière inattendue. Le rire naît ainsi du décalage entre les personnages et les situations, tandis que l'émotion apparaît lorsque les souvenirs de Si Rachid rappellent ce que les années de



guerre ont laissé derrière elles.

La projection à ciel ouvert, devant un public nombreux, a donné à cette séance une dimension populaire en accord avec l'esprit du film. En faisant se rencontrer sur grand écran les préoccupations d'un jeune homme et la mémoire vacillante d'un ancien combattant, « *Poupiya* » propose une réflexion sur la transmission, les héritages historiques et les liens entre les générations. Une œuvre qui rappelle que la grande Histoire ne demeure pas dans les livres ou les archives, mais continue de vivre dans les souvenirs, les blessures et les récits de ceux qui l'ont traversée.

Une réalisation du Centre psychopédagogique de Timimoun

LA RÉVOLUTION DU 1ER NOVEMBRE RACONTÉE PAR LES ENFANTS

Il est des hommages qui prennent une résonance particulière par la sincérité de ceux qui les portent. Projeté le 9 novembre 2026 au théâtre en plein air de Timimoun, dans le cadre de la deuxième édition du Festival international du court métrage, un court métrage consacré à la Révolution du 1er Novembre 1954 a été réalisé avec la participation des enfants du Centre psychopédagogique pour enfants à besoins spécifiques et présentant une déficience intellectuelle de Timimoun. Une initiative où la mémoire nationale se transmet par le cinéma et où les enfants deviennent, le temps d'un film, les acteurs d'une histoire qui appartient à tout un peuple.

Le récit revient sur plusieurs moments marquants du déclenchement de la Révolution. Les enfants y incarnent les figures des grands dirigeants du mouvement national et rejouent notamment la réunion des Six, au cours de laquelle fut préparé le déclenchement de la lutte armée. Le choix du nom du parti, la diffusion de la proclamation du 1er Novembre et la décision de prendre les armes figurent parmi les séquences évoquées. Tourné en noir et blanc, le film restitue également la violence de la répression coloniale et les crimes commis contre la population algérienne, jusqu'à l'aboutissement du combat pour l'indépendance et le lever du drapeau national.

En plus de la reconstitution historique, cette réalisation porte un message profondément humain. Dans une dédicace qui ouvre le film, les enfants rappellent que, durant la guerre de Libération nationale, les personnes en situation de handicap ont elles aussi pris part au combat pour la liberté, avec courage et détermination. Ils affirment que leur handicap n'a jamais constitué un obstacle à leur amour de la patrie ni à leur aspiration à une Algérie libre.

S'adressant aux héros de la Révolution, ils leur rendent hommage pour les sacrifices consentis afin que les générations suivantes puissent vivre dans la paix, la liberté et la



dignité. « *Nous sommes peut-être les enfants d'aujourd'hui, mais nous sommes les héritiers de votre courage* », écrivent-ils dans cette dédicace empreinte de reconnaissance. Le message s'achève par un hommage aux martyrs et une affirmation de l'attachement à l'Algérie.

قصتان عن الإدمان واللامبالاة...

اختتمت مسابقة «سينما الجيب»، المخصّصة للأفلام القصيرة المصوّرة بالهاتف المحمول، عروضها يوم 9 نوفمبر 2026 بالمسرح في الهواء الطلق بتيميمون، بفيلمين روائيين قصيرين يتناولان الإدمان واللامبالاة تجاه معاناة الآخرين.

شهدت المسابقة، التي أطلقتها المخرجة يمينة شويخ ضمن الطبعة الثانية من مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير، عرض فيلمين روائيين قصيرين، مدة كل منهما خمس دقائق، يعالجان موضوعين اجتماعيين من خلال حكايتين مستمدتين من الحياة اليومية.

في فيلم «**الدفء المفقود**» للمخرج عبد الفتاح بن يحيى، تتناول الأحداث قصة شاب يقع في دوامة الإدمان على المخدرات، قبل أن تمتد تداعياتها إلى شقيقه الأصغر، الذي يسلك الطريق نفسه ويُدخل المخدرات إلى مؤسسته التعليمية، ثم يعتدي على إحدى التلميذات.

وأمام تفاقم الأزمة، يشكّل دعم الأب نقطة تحوّل في مسار الشخصية الرئيسية، التي تتمكّن بعد ستة أشهر من العلاج من التعافي والعودة إلى أسرتها. ويسلّط الفيلم الضوء على آثار الإدمان في المحيط العائلي، ودور المرافقة الأسرية في التعافي.



أما فيلم «**لم أكن هناك**» للمخرجة نصيرة لعرباوي، فيتناول علاقة الإنسان بالصورة في زمن الهواتف الذكية. وتدور أحداثه حول شابة تشاهد طفلة تبكي، فتختار تصويرها بدل المبادرة إلى مساعدتها. وبعد لحظات من التردد، تقرّر الاقتراب منها.

ومن خلال هذا الموقف، يطرح الفيلم تساؤلًا حول تغليب توثيق اللحظات على التفاعل الإنساني معها، مبرزًا قيمة التعاطف والتضامن في مواجهة اللامبالاة.

ويعكس الفيلمان، باختلاف موضوعيهما، إمكانات الهاتف المحمول بوصفه أداة للإنتاج السينمائي، تتيح للمخرجين الشباب تقديم أفلام روائية قصيرة تتناول قضايا المجتمع بلغة بصرية بسيطة ومباشرة.



ليلة واحدة تجمع جيلين وتستحضر ذاكرة الجزائر

في أول أفلامه الروائية الطويلة، يمزج المخرج ياسين بوعزيز الكوميديا بالدراما في حكاية لقاء غير متوقع بين شاب منشغل بمغامرة عاطفية ومجاهد سابق تطارده ذكريات الحروب، ليطرح بأسلوب ساخر أسئلة الذاكرة والعلاقة بين الأجيال.



شهد المسرح في الهواء الطلق بتيميمون، يوم 9 نوفمبر 2026، عرض فيلم **«بوبية»** أمام جمهور غفير، في سهرة سينمائية جمعت الضحك والتأثر، من خلال حكاية تدور أحداثها خلال ليلة واحدة.

يقرّر جمال، الشاب المنحدر من حي شعبي، أخذ سيارة شقيقه دون علمه للقاء فتاة تُدعى ميميشة، لكنه يصادف في طريقه سي رشيد، عقيدًا متقاعدًا ومجاهدًا سابقًا مصابًا بألزهايمر، غادر منزله حاملًا سلاحًا.

يتحوّل اللقاء إلى سلسلة من المواقف العبثية وسوء الفهم، تكشف التناقض بين شاب لا يشغله سوى موعده العاطفي ورجل يعيش أسير ماضٍ لا يفارقه.

ذاكرة الحروب في مواجهة جيل جديد

تتشابك في ذاكرة سي رشيد أحداث حرب الهند الصينية والثورة التحريرية والعشرية السوداء، حتى يفقد القدرة على التمييز بين الأزمنة. ويحوّل المخرج هذا الاضطراب إلى مصدر للمفارقات الكوميدية، دون إغفال ما تحمله الشخصية من ألم وحنين.

وفي مقابل المجاهد السابق، يمثّل جمال جيلًا بعيدًا عن تجارب الحرب، يجد نفسه فجأة أمام تاريخ لا يدرك ثقله. ومن هذا التباين يستمد الفيلم بعده الإنساني، مستحضرًا آثار الماضي في الحاضر دون اللجوء إلى السرد التاريخي المباشر.



كوميديا تستحضر الألم دون أن تفقد خفتها

يؤدي بوعلام بناني دور سي رشيد، ويجسّد عثمان العقاب محمد شخصية جمال، بمشاركة مينة لشطر، وهناء منصور، وإبراهيم دريس، وخالد بن عيسى، ومحفوظ بركان.

ويستند **«بوبية»** إلى أداء الممثلين والمفارقات بين الشخصيتين، حيث تتجاور المواقف الساخرة مع لحظات مؤثرة تكشف هشاشة رجل تتلاشى ذاكرته، فيما تظل آثار الحروب حاضرة في سلوكه.

وبهذا العمل، ينتقل ياسين بوعزيز من الإنتاج إلى إخراج الأفلام الروائية الطويلة، مختارًا الكوميديا الاجتماعية لمقاربة موضوع تاريخي وإنساني بعيدًا عن المعالجة التقليدية.

وقد لقي الفيلم، خلال عرضه في تيميمون، متابعة جماهيرية واسعة، في تجربة تؤكد قدرة الكوميديا على تناول موضوعات جادة، وجعل التاريخ حاضرًا في حكاية بسيطة تنبض بالحياة.



الأدبية في السينما الإفريقية منذ مطلع الألفية، مقارنة بسبعينيات القرن الماضي، رابطًا ذلك بصعوبات التكييف الفني وتجارب لم تحقق النجاح المرجو، فضلًا عن القيود التي تفرضها جهات التمويل.

وانتقد ما وصفهم بـ«**حراس البوابات**»، الذين يفرضون قراءتهم الخاصة للأعمال الأدبية على المخرجين، بما قد يغيّر جوهرها ويحدّ من حرية الإبداع.

واستشهد بتجربة مخرجة زامبية عملت على اقتباس رواية «**أمريكانا**» للنيجيرية تشيماماندا نغوزي أديتشي، قبل أن تنسحب من المشروع بعد عامين، بسبب خلافات مع جهات إنتاجية في لوس أنجلوس حول معالجة النص وتمثيل الواقع الإفريقي.

وخلصت المداخلات إلى أن الاقتباس ليس استنساخًا للعمل الأدبي، بل حوار بين لغتين إبداعيتين، يتطلب التوفيق بين روح النص وخصوصية الصورة، مع الحفاظ على حرية السينمائي في مواجهة الضغوط الإنتاجية.

من إنجاز المركز النفسي البيداغوجي بتيميمون

الأطفال يروون ثورة أول نوفمبر بعدستهم

شارك أطفال المركز النفسي البيداغوجي بتيميمون في إنجاز فيلم قصير يستعيد أبرز محطات اندلاع الثورة التحريرية، في تجربة فنية تبرز مواهبهم وتتيح لهم التعبير عن اعتزازهم بتاريخ وطنهم.



احتضن المسرح في الهواء الطلق بتيميمون، يوم 9 نوفمبر 2026، ضمن فعاليات الطبعة الثانية من مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير، عرضًا للفيلم الذي أنجزه المركز بمشاركة أطفاله، وتناول أحداث ثورة أول نوفمبر 1954 وشخصياتها التاريخية.

ويعيد الفيلم، المصوّر بالأبيض والأسود، تجسيد محطات من التحضير لاندلاع الثورة، حيث يؤدي الأطفال أدوار عدد من قادة الحركة الوطنية، ويستحضرون اجتماع مجموعة الستة التاريخية، واختيار اسم جبهة التحرير الوطني، وتوزيع بيان أول نوفمبر، واتخاذ قرار الشروع في الكفاح المسلح.

كما يتناول العمل القمع الاستعماري والجرائم المرتكبة بحق الشعب الجزائري، وصولًا إلى الاستقلال ورفع العلم الوطني.

رسالة وفاء إلى أبطال الثورة

يحمل الفيلم رسالة إنسانية عبّر عنها الأطفال في إهداء افتتحوا به عملهم، استحضروا فيه مساهمة مختلف فئات الشعب الجزائري في الكفاح التحرري، مؤكدين أن حب الوطن والدفاع عنه يجمعان أبناءه جميعًا.

ووجّه الأطفال تحية تقدير إلى أبطال الثورة وشهدائها، عرفانًا بتضحياتهم من أجل أن تنعم الأجيال اللاحقة بالحرية والكرامة والسلام.

وجاء في إهدائهم: «**قد نكون أطفال اليوم، لكننا ورثة شجاعتكم**»، تعبيرًا عن اعتزازهم بتاريخ الجزائر وارتباطهم بقيم الثورة التحريرية.

وتبرز هذه المبادرة دور السينما في نقل الذاكرة الوطنية إلى الأجيال الجديدة، وأهمية إتاحة فرص المشاركة الثقافية والفنية لجميع الأطفال، وتمكينهم من التعبير عن أفكارهم ومواهبهم بلغة الصورة.

أسئلة الاقتباس ومتخيّل الجنوب الإفريقي



ناقشت ندوة «كلمات وصور: رؤى الجنوب في الإنتاج السينمائي والأدبي الإفريقي» العلاقة بين الأدب والسينما، وحدود الوفاء للنص الأصلي وحرية التأويل، إلى جانب تأثير الصور الاستعمارية وشروط الإنتاج في تشكيل المتخيّل الإفريقي.

احتضن فندق «قورارة»، ضمن برنامج «لقاءات الغروب» في الطبعة الثانية من مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير، ندوة فكرية جمعت المخرج والمنتج بيدرو بيمينتا، والمخرجة والمنتجة البوركينابية أبولين تراوري، وأسماء مصلي، وأدارها الأكاديمي مراد يلس.

وافتتح يلس النقاش بثلاثة محاور تناولت العلاقة بين الكتابة الأدبية والسينمائية، وتمثيلات إفريقيا في المخيال الاستعماري، وآفاق بناء سرديات جديدة تستلهم التجارب المحلية والتراث الشفوي.

واستحضر تجارب أدبية وسينمائية إفريقية، من بينها أعمال عثمان سمبين ومريما با وأحمدو كوروما وتشنوا أتشيبي، إلى جانب تجربة آسيا جبار في الجمع بين الأدب والسينما والوثائقي

أسماء مصلي: الاقتباس إعادة كتابة للحكاية



انطلقت أسماء مصلي من تجربتها في اقتباس رواية «المغارة المتفجرة» للكاتبة الجزائرية يامينة مشاكرة، مؤكدة أن الحكاية تجمع مختلف الفنون، لكن لكل منها لغته وأدواته.

وأوضحت أن خصوصية كتابة مشاكرة، القائمة على القصيدة النثرية، جعلت تحويل الرواية إلى سيناريو تحديًا فنيًا، تطلّب البحث عن الحكاية داخل النص وإعادة بنائها بصريًا.

واعتبرت أن الاقتباس يتيح للمخرج تقديم قراءته الخاصة للعمل الأدبي، فيما تظل مسألة الوفاء للنص الأصلي مفتوحة على التأويل والنقاش.

أبولين تراوري: الصورة قادرة على التعبير دون إسهاب



شدّدت المخرجة البوركينابية أبولين تراوري على أن نقل العمل الأدبي إلى الشاشة لا يعني تحويل كلماته إلى حوار، بل إعادة صياغة معانيه بلغة الصورة والصوت.

واستحضرت خلافًا واجهته خلال إحدى تجارب الاقتباس مع روائي أصرّ على الاحتفاظ بتفاصيل وتفسيرات عديدة، بينما رأت أن الصورة قادرة على إيصالها دون شرح مباشر.

وأكدت أن نجاح التعاون بين الكاتب والسينمائي يتطلب فهم خصوصية كل وسيط والاستعداد لتقديم تنازلات متبادلة، محذّرة من أن التمسك الحرفي بالنص قد يحوّل الفيلم إلى عمل مثقل بالحوار، أو يؤدي إلى تعثر المشروع.

بيدرو بيمينتا: حرية المخرج تصطدم بشروط الإنتاج



تناول المخرج والمنتج بيدرو بيمينتا الاقتباس من منظور إنتاجي، مستعرضًا تجربته مع ثلاثة أفلام مقتبسة من أعمال أدبية، بينها «Fools»، المأخوذ عن نص للكاتب الجنوب إفريقي جابولا نديبيلي، ومن إخراج رمضان سليمان.

وأوضح أنه اختار منح كتّاب السيناريو والمخرجين حرية واسعة في معالجة النصوص، بعيدًا عن تدخل مؤلفيها بعد التنازل عن الحقوق، معتبرًا أن السيناريو يقتضي التكثيف وإعادة بناء الحكاية وفق أدوات التعبير السينمائي.

وأشار إلى تراجع الاقتباسات

جيرمان كولي، مدير السينما والسمعي البصري بداكار:

«توحيد إمكاناتنا من أجل النهوض بالسينما الإفريقية»

تفتح اتفاقية الشراكة بين مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير ومهرجان «داكار كور» آفاقًا جديدة للتعاون السينمائي بين الجزائر والسنغال، من خلال تبادل الأفلام وتكوين الشباب وتعزيز التواصل بين المهنيين. وفي هذا الحوار، يتحدث جيرمان كولي عن أهمية هذه الخطوة، ويطرح مسألة استقلال السينما الإفريقية وقدرتها على تمويل إنتاجاتها وسرد حكاياتها بإمكاناتها الخاصة.

كيف ستسهم هذه الاتفاقية في تجاوز صعوبات توزيع الأفلام القصيرة وعرضها؟

تجمع الاتفاقية مهرجانين دوليين مهمين على منصة واحدة للتبادل، هما مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير ومهرجان «داكار كورت».

وستتيح عرض الأفلام الجزائرية في السنغال، والأفلام السنغالية في الجزائر. فإحدى أبرز المشكلات التي تواجهنا اليوم هي محدودية تداول الأعمال السينمائية، ولا سيما الأفلام القصيرة التي لا تجد دائمًا فرصًا كافية للعرض.

كما ستسمح الاتفاقية بلقاء المهنيين بانتظام لمناقشة القضايا المشتركة، واستعادة تقاليد التعاون التي جمعت السينما الجزائرية والسنغالية منذ مرحلة الكفاح من أجل الاستقلال، حين أسّس الرواد آليات للتبادل بين البلدين.

ما البرامج التكوينية التي ستتيحها الاتفاقية للشباب الجزائري والسنغالي؟

يشمل التعاون تنظيم دورات تكوينية وورشات عمل. فمهرجان «داكار كورت» ينظّم ورشات تجمع الشباب على مدى خمسة عشر يومًا قبل كل دورة، وسنستقبل في هذا الإطار مشاركين جزائريين لتبادل التجارب مع نظرائهم.

وسنعمل أيضًا على تنسيق برامجنا والاستفادة المتبادلة من خبراتنا. هناك الكثير مما يمكن إنجازه معًا، لكننا كنا بحاجة أولًا إلى إطار قانوني ينظّم هذا التعاون. ولهذا يسعدني توقيع الاتفاقية، التي نأمل أن تثمر شراكة تعود بالفائدة على البلدين.

تجمع السينما الجزائرية والسنغالية علاقات تاريخية، من بينها تجربة فيلم «معسكر ثياروي». كيف يمكن البناء على هذا الإرث؟

تعود العلاقات بين السينمائيين الجزائريين والسنغاليين إلى عقود، وقد وضع الرواد أسسًا مهمة للإنتاج المشترك بين الدول.

ومن أبرز الأمثلة فيلم «معسكر ثياروي» لعثمان سمبين وتييرنو فاتي سو، الذي ساهمت الجزائر في إنجازه حين واجه صعوبات في التمويل بسبب حساسية موضوعه.

واليوم، يواصل ورثة أولئك الرواد هذا المسار. وستمنح الاتفاقية دفعًا جديدًا لتداول الأفلام، وتقريب السينمائيين الشباب من أصحاب الخبرة، وفتح فضاء دائم للحوار والتعاون بين مهرجاني تيميمون وداكار.

تحقّق السينما الإفريقية حضورًا دوليًا متزايدًا، لكن استقلالها المالي لا يزال هشًا. كيف يمكن للدول الإفريقية توحيد إمكاناتها لتمويل إنتاجاتها بعيدًا عن الاعتماد على الشركاء الخارجيين؟

لدينا حكاياتنا الخاصة، وإذا أردنا روايتها فعلينا توفير وسائل تمويل سينمانا. هناك جهود تبذلها الدول الإفريقية ومبادرات تهدف إلى تمكيننا من التكفل بإنتاجاتنا.

وأعتقد أن تعزيز التعاون جنوب–جنوب سيوفّر إمكانات أكبر لتحقيق ذلك.



في السنغال آلية لتمويل السينما، وكذلك في الجزائر ودول إفريقية أخرى. وإذا جمعنا هذه الإمكانات، فسنستطيع إنتاج أفلام تروي قصصنا بأنفسنا.

لدينا اليوم الكفاءات البشرية والتقنيون والمخرجون القادرون على ذلك. وما نحتاج إليه هو الإرادة السياسية لتحقيق نتائج ملموسة.

شراكة سينمائية تعزّز التبادل بين الجزائر والسنغال

وقّع مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير ومهرجان «داكار كور» السنغالي اتفاقية تعاون لتعزيز تبادل الأفلام وتكوين الشباب وتطوير الشراكات المهنية، في امتداد للعلاقات السينمائية التاريخية بين البلدين.

احتضن فندق **«قورارة»** بتيميمون، يوم 9 نوفمبر 2026، مراسم توقيع الاتفاقية بين محافظ مهرجان تيميمون، فيصل صاحبي، ومدير السينما والسمعي البصري بداكار، جيرمان كولي، بحضور منصور سال، رئيس ديوان الوزيرة السنغالية المكلفة بالثقافة والصناعات الإبداعية والتراث التاريخي.

وتُتوّج الاتفاقية مسار تقارب بدأ خلال الطبعة الأولى للمهرجان سنة 2025، حين حلّت السنغال ضيف شرف على التظاهرة.



تبادل الأفلام وتكوين السينمائيين

أوضح فيصل صاحبي أن الاتفاقية تهدف إلى تمكين الأفلام الجزائرية القصيرة من المشاركة في مهرجان **«داكار كورت»**، مقابل استقبال أعمال سنغالية في تيميمون.

وتشمل الشراكة تكوين الشباب وتبادل الخبرات، مع إمكانية توسيع التعاون ليشمل مهرجان الإسكندرية للفيلم القصير ومهرجان السينما الإفريقية بلوزان.

وأكد صاحبي أن هذه الخطوة تتجاوز التعاون المهني، لتعكس أيضًا روابط الصداقة والثقة بين القائمين على التظاهرتين..

> **هذه الاتفاقية تتوّج مسارًا من التعاون، يقوم على تبادل الخبرات، ولكن أيضًا على الصداقة والصدق.**
>
> فيصل صاحبي — محافظ مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير

امتداد لتاريخ سينمائي مشترك

من جانبه، وضع جيرمان كولي الاتفاقية في سياق العلاقات السينمائية التاريخية بين الجزائر والسنغال، مستحضرًا تجربة الإنتاج المشترك لفيلم **«معسكر ثياروي»** لعثمان سمبين وتييرنو فاتي سو، الذي أسهمت الجزائر في إنجازه رغم صعوبات تمويله بسبب موضوعه.

واعتبر أن الجيل الحالي يواصل المسار الذي أسّسه روّاد السينما في البلدين، من خلال شراكات تتيح تداول الأعمال وتقريب المخرجين والمنتجين، من الشباب وأصحاب الخبرة.

وبهذه الاتفاقية، ينتقل التقارب بين مهرجاني تيميمون وداكار إلى تعاون مؤسسي يفتح آفاقًا جديدة أمام إنتاج الفيلم القصير وتداوله في البلدين.



«ما يجب علينا فعله»... بين الشك والإيمان

ضمن العروض التي احتضنتها سينماتيك مالك بن نبي، قدّم برنامج **«بطاقة بيضاء»** فيلم **«ما يجب علينا فعله»** للمخرج كريم موساوي.

يتتبع الفيلم حكاية حكيم، رجل يعيش العزلة وخيبة الأمل، يعتدي ذات مساء على أحد المارة، قبل أن تطارده صورة ضحيته وتدفعه مشاعر الندم إلى البحث عنه. وتقوده رحلة ليلية إلى مكان غامض يجتمع فيه أشخاص تتداخل في حياتهم أسئلة الإيمان والشك.

ومن خلال هذه الحكاية، يتناول موساوي حرية المعتقد والتساؤل، وعلاقة الفرد بمجتمع قد لا يتقبّل الاختلاف.

ويشارك في الفيلم خالد بن عيسى، وحسن فرحاني، وسامية مزيان، وسفيان حجاج، إلى جانب المخرج نفسه.



ويندرج العمل ضمن بدايات موساوي السينمائية، التي تلتها أفلام من بينها **«الأيام التي مضت»** (2013)، و**«في انتظار السنونو»**، المختار ضمن قسم **«نظرة ما»** بمهرجان كان سنة 2017، و**«المحو»** (2024).

«طول الليل»... أمّ تبحث عن ابنتها وسط وجع الفقد

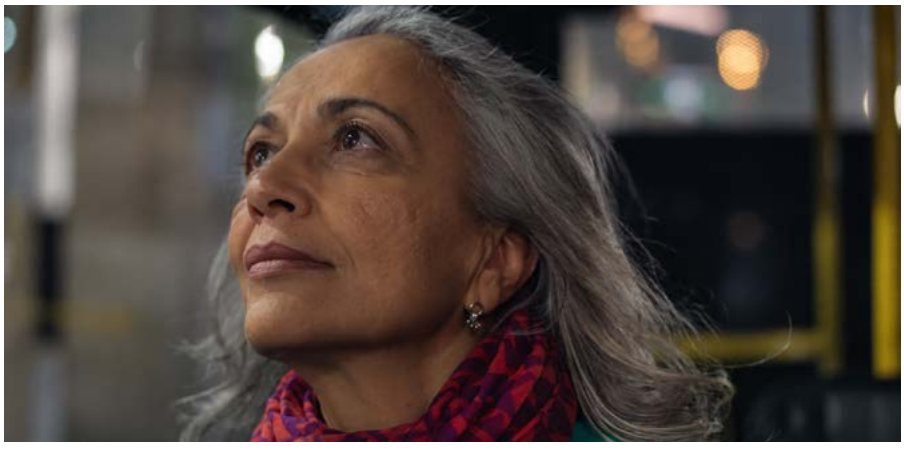
في فيلم **«طول الليل»**، يصوّر المخرج فيصل حموم رحلة أمّ في الخمسينيات، تؤدي دورها جليلة قاضي حنيفي، تجوب شوارع الجزائر العاصمة ليلًا وهي تحمل إعلانًا للبحث عن ابنتها المفقودة.

تبدأ رحلتها من محطة قطار، حيث يمنعها أحد الأعوان من تعليق صورة ابنتها، قبل أن تمضي تائهة في المدينة، عاجزة عن استيعاب مقتلها.

ورغم محاولات زوجها، الذي يؤدي دوره عبد الله عقون، ومصففة شعر شابة تجسّدها مينا لشطر، التخفيف من معاناتها، تظل الأم أسيرة صدمتها.

ويعتمد حموم على أجواء الليل والصمت وحركة الكاميرا لتجسيد اضطراب الشخصية، وصولًا إلى مشهد أخير تنفجر فيه مشاعرها المكبوتة.

صُوّر الفيلم سنة 2020، وعُرض سنة 2021 في مهرجان كليرمون فيران الدولي للأفلام القصيرة، قبل أن يواصل مشاركاته الدولية، ويتوّج بجائزة أفضل فيلم قصير في أيام سطيف السينمائية الدولية للفيلم القصير سنة 2022.



لياس سالم يشارك جمهور تيميمون مختاراته السينمائية

يستضيف مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير الممثل والمخرج لياس سالم ضمن برنامج «بطاقة بيضاء»، الذي يتيح للسينمائيين تقديم أعمال تركت أثرًا في مسيرتهم الفنية. واختار سالم أربعة أفلام لمخرجين جزائريين، هم إبراهيم تساكي، وأمين سيدي بومدين، وكريم موساوي، وفيصل حموم، تعكس تنوّع التجارب السينمائية الجزائرية واختلاف أساليبها وموضوعاتها.

«العلبة في الصحراء»... خيال الطفولة في سينما إبراهيم تساكي

في فيلم **«العلبة في الصحراء»**، يستكشف المخرج الراحل إبراهيم تساكي (1946–2021) عالم الطفولة في البيئة الصحراوية، حيث يحوّل الأطفال علب الصفيح والأسلاك والأغراض المستعملة إلى ألعاب من ابتكارهم، متجاوزين محدودية الإمكانات بقوة الخيال.

نال الفيلم جائزة أفضل فيلم قصير في المهرجان الإفريقي للسينما والتلفزيون بواغادوغو (FESPACO) سنة 1979، وأسهم في التعريف بتجربة تساكي، الملقّب بـ**«المخرج الشاعر»**.

تلقّى تساكي تكوينه في المعهد العالي للفنون الدرامية بالجزائر، قبل أن يتخرّج سنة 1972 في المعهد العالي لفنون البث بلوفان-لا-نوف البلجيكية. وأنجز لاحقًا



«أطفال الريح» (1981)، الذي يندرج **«العلبة في الصحراء»** ضمن لوحاته، ثم فيلم **«أيروان»** (2006) باللهجة التارقية، في إطار تظاهرة الجزائر عاصمة الثقافة العربية 2007.

«الجزائر غدًا؟»... هواجس الشباب عشية أكتوبر 1988

يعود المخرج أمين سيدي بومدين في فيلم **«الجزائر غدًا؟»** إلى أجواء العاصمة عشية أحداث 5 أكتوبر 1988، من خلال ثلاثة شبان تتباين خياراتهم بشأن المستقبل، بين البقاء في الجزائر ومغادرتها لمواصلة الدراسة في أوروبا.

ومن خلال حوارات الشخصيات، يرصد الفيلم حالة القلق والترقّب التي سبقت الاحتجاجات الشعبية، مستحضرًا تساؤلات جيل واجه مستقبلًا غامضًا. كما يفتح مجالًا للتأمل في أوجه التشابه بين تلك المرحلة والتحولات التي شهدها العالم العربي لاحقًا.

درس سيدي بومدين الكيمياء قبل أن يتجه إلى السينما، ويتخرّج سنة 2005 في المعهد الحر للسينما الفرنسية. وبعد إخراج ثلاثة أفلام قصيرة، أنجز فيلمه الروائي الطويل الأول **«أبو ليلى»**، الذي اختير للمشاركة في الدورة الثامنة والخمسين لأسبوع النقاد بمهرجان كان.



لويزة إغيل إحريز تجدّد شهادتها على جرائم الاستعمار

قرّب مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير ذاكرة الثورة التحريرية من تلاميذ الثانويات، من خلال عرض وثائقي يستعيد المسار النضالي للمجاهدة لويزة إغيل إحريز، وشهادتها عن التعذيب الذي تعرضت له خلال الاستعمار الفرنسي.

في إطار مبادرة **«سينما الثانويات»**، التي أطلقها مهرجان تيميمون بالتنسيق مع مديرية التربية للولاية، عُرض الفيلم الوثائقي **«لويزة إغيل إحريز، مذكراتي الأخيرة»** للمخرج محمد والي، في تجربة تجمع بين الثقافة السينمائية والتعريف بالتاريخ الوطني لدى الأجيال الشابة.

ويستعيد الفيلم شهادة المجاهدة عن انخراطها في الثورة التحريرية وما تعرضت له من تعذيب وصعق بالكهرباء على أيدي جنود الاحتلال الفرنسي، وهي تجربة سبق أن وثّقتها في شهادات وكتاب، وظلت حاضرة في ذاكرتها رغم مرور العقود.



من القصبة إلى العمل الثوري

يستهل الوثائقي مشاهده بصور أرشيفية للجزائر العاصمة، قبل أن يعود إلى أجواء القصبة خلال الثورة التحريرية، وما شهدته من مداهمات واعتقالات واغتيالات نفذتها القوات الفرنسية.

وتروي إغيل إحريز بدايات نشاطها النضالي في سن الخامسة عشرة، حين تلقت تدريبًا على المهام الثورية، قبل أن تُكلّف بنقل الرسائل وتهريب الأسلحة إلى المجاهدين، مستفيدة من أساليب سرية لتجاوز المراقبة.

ويستعين المخرج بشهادات المؤرخ محمد القورصو، وأستاذ العلوم السياسية حسام حمزة، والباحثة مليكة بولعتروس، والمؤرخ الفرنسي بنيامين ستورا، لإضاءة السياق التاريخي لنضالها.

ويتوقف الفيلم عند دور الشبكات السرية في القصبة، ولا سيما مساهمة النساء في نقل الرسائل والأسلحة وتأمين الاتصال بين المناضلين.



ويؤكد بنيامين ستورا أهمية هذا الدور خلال معركة الجزائر، فيما يشير حسام حمزة إلى ما تطلبته تلك المهام من دقة واحترافية وقدرة على تفادي مراقبة القوات الاستعمارية، وهي مهارات اكتسبتها إغيل إحريز منذ انخراطها المبكر في الثورة.

نقاش مع التلاميذ حول السينما والذاكرة

أعقب العرض نقاش مع التلاميذ أداره المخرج سعيد مهداوي، تناول دور السينما في توثيق التاريخ ونقل التجارب الإنسانية، وأهمية تنمية الثقافة السينمائية لدى الشباب.

كما شجّع مهداوي التلاميذ على مشاهدة مزيد من الأفلام والانفتاح على أعمال تعبّر عن واقعهم وانشغالاتهم.

وتمنح مبادرة **«سينما الثانويات»** الفيلم الوثائقي امتدادًا تربويًا، من خلال إتاحة الفرصة للتلاميذ لاكتشاف محطات من تاريخ بلادهم ومناقشتها عبر الصورة السينمائية.

استحضار مسيرة الراحل أنيس جعاد

خصّص مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير وقفة وفاء لروح الصحفي والكاتب والمخرج السينمائي أنيس جعاد (1974–2026)، بحضور عدد من السينمائيين الذين جمعته بهم علاقات مهنية وإنسانية، من بينهم شوقي عماري، وأمين بن تامر، وخالد كبيش، وسمير حكيم. واستُحضرت خلال اللقاء محطات من مسيرته الإبداعية وشهادات عن شخصيته وأعماله، كما تخلّله عرض فيلمه القصير «النافذة»، المنتج سنة 2009.



◄ فيصل صاحبي: عاش للسينما ومن أجلها

استعاد محافظ المهرجان، الدكتور فيصل صاحبي، علاقته بالراحل، مشيرًا إلى أنه كان من أوائل الداعمين لمهرجان تيميمون، قبل أن يتولى رئاسة لجنة الانتقاء. وأوضح أن ظروفًا خاصة حالت دون مشاركته في الدورة السابقة، رغم رغبته في تنشيط طاولة مستديرة حول العلاقة بين السينما والصحافة.

ونوّه صاحبي بمسيرة جعاد، الذي بدأ صحفيًا محترفًا ومحللًا سياسيًا وإعلاميًا، قبل أن يتجه إلى الإخراج والكتابة والإنتاج السينمائي. كما استحضر زيارته الأخيرة له في باريس، قبل وفاته بفترة قصيرة، معبّرًا عن حزنه لرحيله المفاجئ وفقدان سينمائي كرّس حياته للفن السابع.

◄ هاجر سباطة: سينما هادئة تختزل آلام الإنسان ووحدته

من جهتها، استذكرت المخرجة هاجر سباطة لقاءها بالراحل خلال الدورة الأخيرة من مهرجان سعيدة لسينما المرأة، مشيدة بتواضعه وهدوئه وبساطته في التعامل.

وأوضحت أن سينما جعاد اتسمت بأسلوب مينيمالي قائم على الاقتصاد في التعبير، بعيدًا عن الضجيج والحشود، مع اهتمام خاص بقضايا الوحدة والاغتراب ومعاناة الإنسان والشباب.

واستعادت مخرجة **«الطيارة الصفرا»** لحظة إعلان وفاته على الهواء مباشرة، أثناء إدارتها إحدى السهرات الرمضانية المخصصة لسينما المرأة، حيث تحوّلت المناسبة إلى وقفة لاستذكار مسيرته.

وأشارت إلى أن جعاد كان يطمح إلى تأسيس مؤسسته الإنتاجية الخاصة، بما يمنحه استقلالية أكبر في إنجاز أفلامه وإيصال أعماله إلى المهرجانات الدولية.

◄ أمين بن تامر: احترافية استثنائية وصرامة في العمل

أما المخرج والمنتج أمين بن تامر، فتحدّث عن علاقته بالراحل، التي بدأت سنة 2023 في إطار تعاون مهني، قبل أن تتحوّل إلى صداقة وثيقة وتواصل يومي.

ووصف جعاد بشخصية متفرّدة، شديدة الحرص على جودة العمل وظروف الإنتاج، وساعية إلى تجاوز العراقيل الإدارية التي تواجه المشاريع السينمائية.

كما أشاد باحترافيته ونزاهته المهنية، سواء في مواقع العمل أو خلال مشاركته في لجان انتقاء الأفلام وتقييمها، معبّرًا عن تأثره العميق برحيله والفراغ الذي تركه على المستويين الإنساني والمهني.

هيئة التحرير
مدير النشر: فيصل صاحبي
مسؤولة الاتصال: دليلة مالك
رئيسة التحرير: مريم جودير

الصحفيون:
• صافي طالب
• مريم جودير
• مسعودة بوطلعة
• ضاوية خليفة

التصوير الفوتوغرافي:
منصف فروخي
التصميم والإخراج الفني: محمد أمين

الفوڤارة
مجلة المهرجان
مهرجان تيميمون الدولي للفيلم القصير

2
2ND EDITION

العدد 06، الثلاثاء 10 نوفمبر 2026

وثائقي «مذكراتي الأخيرة» ضمن برنامج «سينما الثانويات»

لويزة إغيل إحريز تجدّد شهادتها على جرائم الاستعمار



آخر لقاءات الغروب "من الأدب إلى السينما..."

أسئلة الاقتباس ومتخيّل الجنوب الإفريقي

